

## 22) Le besoin de l'autre: un don !

La Règle nous éduque à accueillir le besoin de l'autre comme un don. Nous avons vu, par exemple, que lorsque les frères malades deviennent trop exigeants, s'ils ne s'en rendent pas compte, il faut « les supporter avec patience, parce qu'il en revient plus de mérite » (RB 36,5). « Plus de mérite » veut dire qu'on reçoit encore plus qu'on y gagne. Il faudrait s'en réjouir, rendre grâce à Dieu.

Au chapitre 53 de la Règle, nous lisons que l'accueil des hôtes est accompagné de signes de fête : tous s'empressent de les accueillir, on interrompt le jeûne, etc. Car c'est le Christ qui arrive. Pour cette raison, au chapitre 66, le portier du monastère est invité à répondre « *Deo gratias* » à ceux qui frappent à la porte ou au pauvre qui appelle. L'action de grâce, dans ce cas, précède même l'accueil, tant on est sûr qu'en chaque pèlerin et en chaque pauvre se cache le Seigneur Jésus. Puis le portier, « avec toute la mansuétude que donne la crainte de Dieu [c'est-à-dire la conscience que Dieu est là] s'empressera [*festinanter*] de donner réponse [voilà la responsabilité dont je parlais à propos du Samaritain] avec la ferveur de la charité » (66,4). L'accueil est une fête d'amour ardent, et la raison en est toujours et essentiellement la présence du Christ, sa venue au milieu de nous.

Nous voyons alors que la pire des tentations dans l'accueil et le soin du prochain est celle du murmure, de vivre cette réalité comme un embêtement, une contrariété, un dérangement, donc sans action de grâce. Et cela est pour Benoît tout d'abord un manque de foi, plutôt qu'un manque de générosité ou de gentillesse. Nous manquons de foi en la présence réelle du Christ là où le prochain demande notre amour. Alors nous sommes comme bloqués par les aspects pénibles du service, nous nous lamentons, nous essayons de l'éviter, de fuir, d'avoir autre chose moins ingrat à faire, comme le prêtre et le lévite de la parabole du bon Samaritain.

Pour vivre la charité, pour aimer dans l'action de grâce, nous devons alors demander la foi, la foi en Jésus Christ présent et vivant au milieu de nous. Le Christ se manifeste toujours, dans la foi, à ceux qui consentent à L'aimer dans la charité pour le prochain qui a besoin de notre amour.

Quand le Christ et saint Benoît nous demandent de devenir le prochain de nos frères, et tout spécialement de ceux qui souffrent, c'est à l'amour qu'ils nous invitent, et à un amour qui, dans la foi, sait d'être plus grand que la souffrance.

Saint Benoît nous donne une belle synthèse de l'exigence et de la nature incarnée de l'amour du prochain dans une phrase du chapitre 72 sur le bon zèle des moines : « Il supporteront avec une très grande patience leurs infirmités, tant physiques que morales » (v. 5). Et il nous demande de le pratiquer « *ferventissimo amore* – avec un amour très ardent » (v.3), comme tout ce que ce chapitre 72 nous recommande.

Que cette demande de nous supporter les uns les autres avec patience en toutes nos infirmités reflète, dans l'esprit de saint Benoît, la parabole du bon

Samaritain, il le laisse peut-être entrevoir dans la finale de ce chapitre, là où il semble répercuter la question posée par le docteur de la Loi à Jésus : « Maître, que dois-je faire pour avoir part à la vie éternelle ? » (Lc 10,25) Benoît écrit : « Ils ne préféreront absolument rien au Christ ; qu'Il nous amène tous ensemble à la vie éternelle ! » (RB 72,11-12)

Saint Benoît répond, comme Jésus, que la vie éternelle, plutôt que de la gagner par nos mérites, nous y sommes amenés par le Christ, à condition d'adhérer à son amour dans la relation avec les autres.

« Il supporteront avec une très grande patience leurs infirmités, tant physiques que morales ». « Supporter » traduit ici le verbe latin « *tolerare* ». C'est un verbe qui signifie porter, supporter, souffrir. Dans l'usage actuel, quand on parle de supporter ou tolérer, nous le disons avec une idée, une connotation d'indifférence. Supporter, tolérer ce qui dans l'autre nous gêne, veut dire faire semblant de rien, prendre du recul psychologique, ne pas trop s'en faire. Tandis que pour Benoît, « supporter » veut dire vraiment prendre sur soi, s'impliquer dans la souffrance de l'autre, porter réellement le poids les uns des autres. C'est une réelle compassion, un réel « souffrir avec ». Cela est exprimé aussi dans l'appel de saint Benoît à la patience : « *patientissime tolerant* – ils supporteront avec une très grande patience ».

Ainsi l'amour, en tant que compassion patiente, ne va pas sans souffrance. Mais, en tant qu'amour, il est toujours plus grand que la souffrance. Il vient avant ; il aura le dernier mot. La souffrance sans amour est la mort de l'âme, la damnation. La souffrance hors de l'amour est absurde. C'est le point culminant de la grande tentation et de l'épreuve intérieure du Curé de Campagne de Bernanos : celle d'une souffrance sans amour qui, à la fin, ne se perçoit plus elle-même :

« Je m'efforce à penser à des angoisses pareilles à la mienne. Nulle compassion pour ces inconnus. Ma solitude est parfaite, et je la hais. Nulle pitié de moi-même.

Si j'allais ne plus aimer !

(...) Que ne donnerais-je pour souffrir ! La douleur elle-même se refuse. La plus habituelle, la plus humble, celle de mon estomac. Je me sens horriblement bien.

Je n'ai pas peur de la mort, elle m'est aussi indifférente que la vie, cela ne peut s'exprimer.

Il me semble avoir fait à rebours tout le chemin parcouru depuis que Dieu m'a tiré du rien. Je n'ai d'abord été que cette étincelle, ce grain de poussière rougeoyant de la divine charité. Je ne suis plus que cela de nouveau dans l'insondable Nuit. Mais le grain de poussière ne rougeoit plus, va s'éteindre. » (Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, Livre de poche, pp. 118-119)

Cette séparation de la souffrance et de l'amour, c'est le péché dans lequel se renfermait le cœur de la comtesse du même roman et qui empoisonnait

toutes ses relations. Elle s'était réfugiée dans la souffrance, celle de la mort de son fils en bas âge, jusqu'à devenir insensible à l'amour. Car l'amour nous fait sentir la souffrance. C'est parfois pour cette raison que, dans certaines relations, on se rend insensible à la souffrance en étouffant l'amour. On a besoin de haïr la personne aimée qui fait souffrir pour ne plus souffrir.

Jésus n'a pas éloigné la souffrance de lui-même parce qu'Il ne voulait pas, Il ne pouvait pas se séparer de l'amour. Il a souffert jusqu'au bout parce qu'Il a aimé jusqu'au bout.

Dès lors, toute souffrance vécue dans la Christ est devenue pascale : un passage par lequel l'amour passe à la joie de sa victoire. Toute souffrance, dans le Christ, peut devenir douleur d'enfantement.